

## LIVRE VI.

## VOYAGES EN ASIE.

## JAPON.

ON a vu dans la relation de M. de Krusenstern (1), que l'ambassadeur de l'empereur de Russie ne put obtenir du gouvernement japonais la permission d'aller à Iedo, et fut obligé de se rembarquer avec les présens que son souverain l'avait chargé de remettre au monarque du Japon. Choqué de cette mauvaise réception, M. de Resanov, arrivé au Kamtchatka, essaya d'en rendre raison dans les lettres qu'il écrivit en Russie. Il prétendit que le mauvais succès de ses tentatives était dû aux manœuvres des agens hollandais, résidans à Nangasaki; selon lui, lorsque ceux-ci virent les Russes dans le port de cette ville, la crainte d'être supplantés dans leur commerce avec le Japon,

(1) Voyez tome VI, page 207.

les déterminâ sur-le-champ à tout entreprendre pour empêcher l'ambassadeur de réussir; ils parvinrent par leurs intrigues et leurs faux exposés à paralyser tous ses efforts et à faire rejeter ses offres. M. de Resanov, ont dit ceux qui s'étaient laissés abuser par ses récits, se rembarqua dégoûté et indigné de voir le nom de l'autocrate de toutes les Russies ravalé par les menées de quelques marchands. Toutefois, M. de Krusenstern ne fut pas soumis à toutes les humiliations imposées aux Hollandais. On a même assuré que dans des pourparlers, qu'un Japonais instruit eut peu de temps après avec les Russes, il leur assura qu'il existait à cette époque des dispositions favorables à la Russie, et que le gouvernement avait long-temps hésité sur la conduite à tenir envers l'ambassadeur.

Les assertions de M. de Resanov n'ont pu paraître fondées qu'à ceux qui n'ont pas eu une connaissance exacte de son caractère. En effet il semble d'après des renseignemens positifs (1), que c'est en grande partie M. de Resanov lui-même qui, par sa conduite inconsidérée a fait complètement échouer la tentative dont l'issue était confiée à ses soins. M. de Resanov, d'abord commis dans

(1) Voyez Annales des Voyages, tom. XXI, pag. 264.

les bureaux de la chancellerie, était parvenu, sous le règne de l'empereur Paul, au rang de chambellan; il manquait de toutes les qualités qui conviennent au représentant d'un grand prince dans une mission d'une nature délicate. Il offensa tout le monde par sa hauteur et ses manières impérieuses; il avait souvent des discussions avec le capitaine et avec ses officiers. La douceur, la patience et la longanimité de M. de Krusenstern, furent mises à de rudes épreuves; il fallait bien qu'il souffrit les boutades d'un homme vain et hargneux qui parlait sans cesse de son pouvoir, et qui, au grand étonnement d'un chacun, tira un jour de sa poche une instruction signée de la main de l'empereur qui lui accordait la direction de toute l'expédition.

Quand on fut arrivé au Kamtchatka, M. de Resanov se montra si arrogant et poussa l'oubli des convenances à un tel point, que M. de Krusenstern finit par lui dire, « Monsieur, après ce qui vient de se passer, mon honneur ne me permet plus de continuer mon service; je vais donc retourner en Russie, et vous abandonner le commandement du vaisseau. » Le ton noble et imposant avec lequel il annonça cette résolution, produisit le plus grand effet sur l'ambassadeur. Prévoyant que l'empereur condamnerait sa conduite et approuverait celle du capitaine, il chan-

gea tout à coup de langage, supplia M. de Krusenstern de rester, s'excusa le mieux qu'il put et promit de signer un écrit par lequel il s'engagerait à ne plus tourmenter le capitaine ni ses officiers. Après cette espèce de capitulation peu honorable pour M. de Resanov, on partit pour le Japon.

M. de Krusenstern a eu la générosité de passer sous silence que la conduite puérile de l'ambassadeur contribua beaucoup au mauvais accueil que les Russes reçurent des Japonais. Voulant imiter lord Macartney qui était arrivé en Chine avec une escorte de fantassins anglais, M. de Resanov se fit donner par le gouverneur du Kamtchatka sept soldats et un tambour qui devaient lui servir de garde durant sa mission. Ces huit hommes, mesquinement habillés, furent un objet de risée pour les Japonais. Lorsqu'enfin, après de longues sollicitations, l'ambassadeur obtint la permission de débarquer, il voulut se faire accompagner par ces militaires. Les Japonais, qui n'avaient jamais permis, comme remarque M. de Krusenstern, aux officiers hollandais de garder leurs épées, trouvèrent fort mauvais que l'envoyé d'une puissance étrangère vint chez eux avec une escorte armée. Les interprètes japonais représentèrent à M. de Resanov qu'une telle démarche était contraire aux usages de leur pays, et que le peuple serait révolté de voir paraître des soldats armés. Ils

l'invitèrent à n'amener, du moins, que la moitié du détachement. M. de Resanov ne voulut pas souscrire à cette modification, ce qui amena des délais, parce qu'il fallut attendre la réponse de Iedo où l'on écrivait pour obtenir la solution de la moindre difficulté qui s'élevait.

En tout M. de Resanov semblait prendre à tâche d'inspirer une mince idée de sa personne aux Japonais. Sa mise était négligée, et même malpropre; et sans son uniforme, on n'aurait pu deviner son rang. Un jour, que dans la conversation avec les interprètes japonais, il parlait de sa réception, et insistait sur la permission d'aller à Iedo, et ceux-ci ayant répondu que les ordres de la cour n'étaient pas encore arrivés, il vanta le gouvernement de Russie, et la liberté dont on jouit dans ce pays, ainsi que l'accueil honorable que l'on y fait aux étrangers, et déplora les inconvéniens d'un gouvernement despotique; alors les interprètes le persiflèrent: l'un lui dit, en hollandais, d'un ton goguenard: « Russie, grand empire, grandes manières; Japon, petit pays, petites manières. »

Etant tombé malade, il renvoya le médecin du vaisseau et en demanda un japonais; on lui représenta qu'il fallait préalablement obtenir le consentement du médecin russe; M. de Resanov ne rougit pas de souscrire à cette condition humi-

liante; mais le docteur japonais ayant proposé d'emblée l'application du moxa, M. de Resanov eut peur de cette opération, et retourna au médecin russe.

Un des interprètes lui dit un jour: dans votre Russie, tout est autrement que chez nous; quand un de nos princes envoie un député à un autre, il choisit ordinairement l'homme qui a le plus d'esprit. D'autres protestaient qu'il était un trop grand personnage pour qu'on pût le recevoir d'une manière commune; que l'empereur du Japon avait besoin de réunir auprès de lui les seigneurs les plus considérables pour la cérémonie de l'audience qu'il lui accorderait, et qu'il serait nécessaire, lorsqu'il voyagerait, d'écarter de la route le peuple qui n'était pas digne de le voir.

Ce fut en attendant ces honneurs extraordinaires que M. de Resanov passa plusieurs mois, près de Megasaki, dans une enceinte restreinte entourée d'une haie de bambous, et strictement gardée par des soldats japonais. Cependant l'ambassadeur, vêtu de son uniforme, traversa un jour une petite maison attenante à cet enclos, et se fit voir au peuple rassemblé devant la haie. Les officiers, par respect pour le rang de M. de Resanov, ne lui adressèrent aucune observation sur cette incartade; mais le gouverneur de Manganaki en fit son rapport à la cour, et il fut enjoint aux Russes

de ne plus contrevenir aux ordres qui leur avaient été intimés.

Enfin , après l'entrevue de M. de Resanov avec les délégués de l'empereur du Japon , les Russes s'empressèrent de mettre à la voile. Les Japonais leur fournirent , de la part de leur empereur , des vivres et diverses provisions. Ils annoncèrent aussi que deux mille pièces de la plus belle ouatte de soie devaient être envoyées à bord pour les officiers ; le nom de l'ambassadeur ne fut pas prononcé. Les interprètes lui firent entendre qu'il était un personnage trop éminent pour qu'on pût lui offrir des présens si chétifs.

On a vu dans la suite de la relation du voyage de M. de Krusenstern que M. de Resanov quitta l'expédition au Kamtchatka , et que plus tard , en conséquence des nouvelles qu'il reçut de Saint-Pétersbourg , il résolut de visiter , comme chargé des pouvoirs de la compagnie russe d'Amérique , les îles Aleoutiennes , et les établissemens de l'association sur la côte nord-ouest.

Ce fut le 24 juin 1805 qu'il s'embarqua sur le navire *la Marie* : deux officiers de la marine russe , MM. Khvostov et Davydov étaient à bord comme passagers. Depuis long-temps ils connaissaient M. de Resanov. L'empereur Paul avait permis par un oukase , aux officiers de sa marine , de servir sur les navires de la compagnie d'Amérique. M. de

Resanov , qui était un des principaux actionnaires de cette société , détermina ces deux officiers à profiter de la faculté accordée par le souverain. Au mois d'avril 1802 ils partirent de Saint-Pétersbourg , et allèrent s'embarquer à Okhotsk pour la côte d'Amérique. De retour après vingt mois d'absence , la compagnie leur témoigna qu'elle était satisfaite de leur conduite , en leur proposant de faire une seconde fois le voyage de Kodiak , et leur offrant quatre mille roubles d'appointement. L'espoir de trouver une occasion de se distinguer les fit souscrire aux désirs de la compagnie. Partis de Saint-Pétersbourg au mois de mai 1804 , ils arrivèrent à Okhotsk vers la fin d'août , et s'embarquèrent aussitôt sur le navire *la Marie*. Leur voyage fut moins heureux que le précédent. Une voie d'eau força le bâtiment de relâcher au Kamtchatka et d'y passer l'hiver. Au mois de juin 1805 ils partirent avec M. de Resanov sur *la Marie* qui allait à Kodiak.

Cet ambassadeur se regardant comme personnellement offensé , par la manière dont il avait été éconduit du Japon , se hâta de satisfaire ses ressentimens. Prétextant des ordres de son souverain qui l'y autorisaient , il fit armer à Sitka deux petits bâtimens dont il donna le commandement à MM. Khvostov et Davydov , dont les pleins pouvoirs de la compagnie lui permettaient de disposer.

Il les chargea d'aller attaquer les établissemens japonais sur la côte de Tchoka, de chasser les Japonais qu'ils y trouveraient établis, de piller et de détruire leurs magasins, de déclarer les habitans indigènes sujets de l'empire de Russie, et de leur promettre sûreté et protection contre leurs maîtres.

Croyant se conformer aux intentions de l'empereur de Russie, les deux jeunes officiers mettent le plus grand empressement à exécuter ce que M. de Resanov leur prescrivit. Au printemps de 1807 ils partent pour Tchoka. Il pouvait paraître téméraire d'effectuer avec deux petits bâtimens assez mal équipés et montés par une soixantaine de soldats peu expérimentés, ou plutôt de chasseurs, une entreprise hostile contre des bourgades très-peuplées; plus l'entreprise semblait périlleuse, plus elle devait avoir d'attraits pour des jeunes gens remplis d'ardeur; mais les dangers n'étaient qu'imaginaires. Ces établissemens que Khvostov et Davydov avaient mission d'enlever de force, ne consistaient que dans des comptoirs et des magasins; il n'y avait pas de remparts à forcer, de murs à escalader, de soldats à combattre; d'ailleurs les Japonais étaient en paix avec les Russes; ils avaient vu deux ans auparavant M. de Krusenstern naviguer le long de leurs côtes en évitant tout ce qui pouvait déplaire à leur gouvernement,

et cependant M. de Krusenstern montait un gros vaisseau. Ils ne pouvaient donc pas redouter une agression de la part de deux petits bâtimens portant le pavillon d'une puissance qu'ils étaient fondés, avec raison, à regarder comme amie. Ainsi les deux jeunes officiers et leur troupe, quoique peu nombreuse, n'éprouvèrent aucune difficulté à exécuter les ordres barbares de Resanov. Ils font plusieurs descentes sur les côtes de Tchoka et d'autres îles, pillent les villages, incendient les maisons, enlèvent les personnes et les marchandises, tuent de sang-froid un grand nombre d'insulaires et laissent les autres exposés à mourir de faim ou de froid. Cet exploit terminé, ils font voile avec leur butin et arrivent Okhotsk.

Le commandant de cette ville, apprenant qu'ils viennent d'exercer des hostilités contre les sujets d'un prince avec lequel son souverain est en paix, les fait arrêter. Envain MM. Khvostov et Davydov produisent les instructions signées par M. de Resanov, le commandant n'y a aucun égard, dépouille ces deux officiers de tout ce qu'ils ont enlevé aux Japonais, et les fait enfermer dans deux prisons séparées. Ils écrivent à Saint-Pétersbourg pour solliciter leur élargissement, mais ils ne pouvaient recevoir la réponse avant six mois. Impatient de sa détention, Khvostov forme le projet de s'évader; un de ses gardiens, touché de son

malheur, lui sert d'intermédiaire pour correspondre avec Davydov; celui-ci trouve de même son geolier disposé à favoriser sa fuite. Quelques amis leur fournissent deux fusils, de la poudre et du plomb, et une provision de biscuit. Leur évasion réussit, ils se mettent en route, évitent les lieux habités et les chemins fréquentés, traversent des forêts où jamais aucun voyageur n'a pénétré, et franchissent des montagnes escarpées, n'ayant pour asile que des cavernes. Ils parcourent ainsi un désert de 240 lieues, et parviennent enfin à Iakoutsk exténués de fatigue et avec leurs habits en lambeaux.

Le commandant d'Iakoutsk prévenu de leur évasion les fait arrêter. Cependant le gouverneur général de la Sibérie les réclame; ils sont transférés à Irkoutsk. Peu de temps après il reçoit du ministre de la marine, l'ordre de les mettre en liberté et de leur fournir les moyens de revenir à Saint-Pétersbourg. Ils y arrivent en 1808; ils se justifient sans peine d'avoir exécuté des ordres qu'ils devaient croire émanés au moins indirectement de l'empereur, et obtiennent de l'emploi sur la flotille qui combattait contre les Suédois. Ils donnent dans cette campagne des preuves nouvelles de courage et de talent, et à l'entrée de l'hiver retournent à Saint-Pétersbourg pour jouir du repos et rétablir leur santé ébranlée par tant de fatigues.

Les services qu'ils venaient de rendre à leur patrie les avait, on peut le dire, lavés de la faute d'avoir compromis le nom de leur souverain envers une nation étrangère; mais la justice éternelle, vengeresse des innocens, n'était pas satisfaite. Ils avaient attaqué au sein de la paix des hommes qui ne devaient pas redouter l'agression d'un peuple ami, ils avaient traité en ennemis des hommes qui n'étaient pas préparés à se défendre, ils périrent sans gloire. Revenant à deux heures du matin de chez M. Langsdorf leur ami, il arrivèrent sur le pont de la Néva au moment où on l'ouvrait pour laisser passer un navire. Pressés de rentrer chez eux et comptant sur leur agilité, ils veulent s'élancer sur ce navire pour gagner l'autre côté du pont; ils le manquent et tombent tous deux dans le fleuve; à l'instant ils disparaissent, l'obscurité de la nuit et la rapidité du courant empêchèrent de leur porter du secours; leurs corps même ne purent être retrouvés.

M. de Resanov, cause première des dévastations commises par ces jeunes imprudens, ne survécut pas long-temps aux catastrophes dont il était l'auteur. En arrivant au Kamtchatka, il apprit de quelle manière les exécuteurs de ses ordres barbares avaient été traités par le commandant d'Okhotsk; la crainte bien fondée d'avoir encouru l'animadversion de son souverain vint aussitôt

troubler son esprit ; agité par les plus noirs présentimens , il se mit en route pour Saint-Pétersbourg ; mais il ne put résister aux tourmens que lui faisaient éprouver ses craintes et ses remords ; forcé de s'arrêter dans une bourgade de la Sibérie , il mourut loin de sa famille au milieu des déserts où il aurait peut-être été relégué en expiation de sa conduite.

Sa vanité blessée avait déjà produit bien des maux , elle en occasiona encore d'autres. La nouvelle des excès commis sans aucune provocation , par deux bâtimens portant le pavillon russe , n'avait pu manquer de causer une vive sensation dans la capitale de l'empire japonais. Le gouvernement ordonna d'user de représailles. Le souvenir des injures qu'il avait reçues avait long-temps occupé tous les esprits chez un peuple dont les aversions sont souvent héréditaires , et qui , vivant séparé du reste du monde , reçoit des impressions rarement affaiblies par des expériences contraires : il lui est donc difficile d'établir une différence entre le caractère des particuliers et celui de la nation à laquelle ils appartiennent ; et il doit attribuer à celle-ci toute entière les intentions qui se sont manifestées chez des individus isolés. On en va voir la preuve.

Au mois d'avril 1811 , M. Golovnin , capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie ,

arrivant au Kamtchatka , après un voyage dans lequel il avait reconnu la côte ouest de l'Amérique septentrionale , reçut du ministre de la marine , l'ordre d'aller avec sa corvette *la Diane* , faire la reconnaissance des Kouriles méridionales , des îles Chantar , situées au sud de la Sibérie , dans le golfe d'Okhotsk , enfin de la côte du continent depuis le 153° 58' jusqu'à Okhotsk.

M. Golovnin était instruit des déprédations commises par Khvostov et Davydov , dans les établissemens des Japonais ; c'est pourquoi voulant éviter toute espèce d'explication avec ceux-ci , il résolut lorsqu'il serait dans le voisinage d'une des îles qu'ils occupent , de ne pas arborer de pavillon , afin de n'éveiller ni craintes ni doutes chez un peuple si soupçonneux. « Mais , s'écria-t-il , il a plu à la Providence d'en ordonner autrement , et probablement pour le mieux. »

Le 17 juin *la Diane* se trouvait près de la côte d'Itourpou. On s'en rapprocha davantage pour mieux l'examiner , et on y aperçut des maisons , deux grands baïdars ou canots , et des gens qui couraient çà et là sur le rivage. Persuadé que l'île n'était habitée que par des Kouriliens , M. Golovnin envoya à terre , sous le commandement du midshipman Mohr , un canot armé. « Bientôt , dit M. Golovnin , je vis un baïdar se détacher du rivage et se diriger vers lui ; ne pouvant savoir

quelle réception les habitans lui feraient , je rangeai la côte de plus près , et je m'embarquai dans un canot avec un midshipman et quatre hommes , afin de porter secours à nos compatriotes , si cela était nécessaire. Sur ces entrefaites le baïdar et notre canot s'étaient rencontrés , et tous deux abordèrent le rivage où je ne tardai pas non plus à débarquer. A ma grande surprise je trouvai M. Mohr causant avec des Japonais par l'entremise de Kouriliens russes. Ceux-ci avaient été envoyés au-devant du canot pour demander à M. Mohr par quel motif nous nous approchions de la côte , lui dire que nous inspirions des craintes , et le prier de ne pas mettre le pied à terre. Surpris et mécontent de ce que je venais d'entendre , je reprimandai M. Mohr de n'être pas revenu à bord me rendre compte de sa conversation avec les Kouriliens ; il crut se justifier en disant que ses camarades l'auraient taxé de poltronerie.

Cette excuse quoique peu plausible , ne déplut pas à M. Golovnin , il brisa sur ce sujet. M. Mohr lui montra l'officier japonais entouré d'une vingtaine d'hommes armés. On se salua très-poliment. Le Japonais ayant demandé à M. Golovnin pourquoi il était venu à terre , celui-ci lui répondit que son navire manquant de bois et d'eau , il cherchait un port sûr où il pût faire sa provision , ajoutant qu'il ne pouvait raisonnablement inspi-

rer aucune crainte , puisque c'était , non un bâtiment de commerce , mais une corvette impériale , et que l'intention n'était pas de leur faire le moindre tort. L'officier japonais lui rappela alors les dévastations commises peu d'années auparavant. M. Golovnin s'efforça de lui démontrer que des navires marchands avaient pu seuls se rendre coupables de ces excès. L'officier parut satisfait de ces raisons , et invita le capitaine à l'accompagner à sa tente. On se fit mutuellement des présens , et M. Golovnin , muni d'une lettre de recommandation de l'officier japonais , fit voile pour Ourbitch. Alexis Maximovitch , jeune Kourilien fort intelligent , s'embarqua sur la corvette pour servir d'interprète aux Russes.

Les vents contraires ayant empêché M. Golovnin de gagner Ourbitch , il se dirigea vers Kounachir , son interprète lui ayant dit qu'il y avait sur la côte méridionale de cette île un bon mouillage avec un village fortifié , où il pourrait s'approvisionner de bois , d'eau de riz et de végétaux frais. Il s'y détermina d'autant plus volontiers , qu'il désirait explorer ce port , et le canal qui sépare Kounachir d'Ieso.

Le mauvais temps ne permit à M. Golovnin d'entrer dans ce détroit que le 4 juillet. Le soir il s'approcha d'une pointe de terre basse qui forme le côté oriental du port. Pour ne pas causer d'in-